

LE LAONNOIS ET LE SOISSONNAIS A L'ASSAUT DE BYZANCE



Jérusalem, la ville sainte, était tombée aux mains des infidèles. Quand il apprit que le départ des derniers chevaliers de la troisième croisade allait laisser sans défense les états francs de Syrie, l'ardent et actif pape Innocent III se décida en 1198 à inviter tous les fidèles d'Europe à tenter un nouvel effort pour délivrer le tombeau du Christ. Un mouvement favorable se développa lentement, surtout en Champagne et en Flandre. Le brillant tournoi tenu à Ecry-sur-Aisne, aujourd'hui Asfeld, au mois de novembre 1199, permit à l'humble curé de Neuilly-sur-Marne, Foulques, de soulever par son éloquence véhémentement l'enthousiasme des assistants. Ce ne fut toutefois que le 1^{er} octobre 1202, fête de Saint-Remi, que la flotte put quitter Venise, forte d'une cinquantaine de vaisseaux. On sait avec quelle habileté les marchands de cette ville fameuse poussèrent les chefs de la nouvelle croisade à abandonner la route de la Palestine et à cingler vers le Bosphore. Deux sièges furent nécessaires pour s'emparer de Byzance et permettre de faire sacrer empereur d'Orient dans la prestigieuse église Sainte-Sophie le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin I^{er}.

Ce ne sont pas les seuls hommes d'épée qui avaient pris la croix. Un des premiers, l'éminent évêque de Soissons, Nivelon de Chérisy, s'était engagé à partir. Il est vrai que le sang de ses ancêtres devait bouillir en ses veines : son père était Gérard le Vieux, seigneur de Chérisy, aujourd'hui Quierzy, et de Muret ; sa mère, Agnès, dame de Longpont. Boniface, marquis de Montferrat, désigné comme chef suprême de l'expédition, voulut recevoir la croix de ses mains à Soissons. La nef où s'embarqua le prélat s'appelait *la Pèlerine*. Son rôle à Constantinople devait être fort important : il fut du nombre des douze électeurs chargés de choisir le premier empereur latin (9 mai 1204), et lorsque ce dernier devint prisonnier des Bulgares dès l'année suivante, les chefs de l'armée le députèrent à Rome et à Paris en vue de solliciter de nouveaux renforts. Le pape venait de le nommer archevêque de Thessalonique, devenu Salonique, en lui permettant de conserver son siège de Soissons tant que le

nouvel empire ne serait pas raffermi. En revenant en France, Nivelon rapportait de précieuses reliques qu'il distribua à diverses églises ; la cathédrale de Châlons notamment reçut le coude de saint Etienne, son patron. Après avoir obtenu d'importants renforts, il regagnait la Grèce quand la mort le surprit à Bari dans les Pouilles, le 14 septembre 1207 : son corps, déposé dans la cathédrale dédiée à saint Nicolas, devait être ramené à Soissons par son petit-neveu, Jacques de Bazoches, trésorier de la cathédrale Saint-Gervais.

Bien des chevaliers du Soissonnais avaient suivi l'exemple de leur évêque. Le remarquable travail consacré, voici dix ans, par M. Jean Longnon, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Institut, à *l'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, permet de sauver quelques noms de l'oubli. Lors du second assaut aux murs de la ville, un chevalier de la maison de l'évêque de Soissons, nommé André Dureboise, monta à l'aide d'une échelle de la nef *la Pèlerine* à une des tours situées devant la colline du Petrion, s'agrippa sur les genoux aux créneaux et, tandis qu'un noble vénitien était tué, se releva et mit en fuite les défenseurs à coups d'épée. Son compatriote Jean de Choisy, sans doute de Choisy-au-Bac, le suivait avec d'autres compatriotes.

On trouve un Raoul de Soissons, régent du royaume de Chypre en 1218. Nous ne savons si ce personnage était le comte de Soissons portant le même prénom, un des meilleurs poètes de son siècle. En tout cas, le fils de ce dernier, le comte Jean, fut un des grands vassaux qui acceptèrent en 1237 de prendre la croix et de voler au secours de l'empereur Jean de Brienne, dont les états s'amenuisaient peu à peu sous les coups de boutoir des Bulgares au nord et des Grecs en Asie mineure.

*
**

Des recherches dans les archives nous ont permis de retrouver seize diocésains de l'évêque de Laon qui acceptèrent de prendre la croix dans la première moitié du treizième siècle en Laonnois et en Thiérache : Gui de Pagneux en 1200, Geoffroi, seigneur de Sains, Thomas d'Autremencourt et Gui, châtelain de Coucy, en 1202, Enguerrand, sire de Coucy, suzerain du dernier, en 1204, Gui, seigneur d'Arblincourt, un autre vassal de Coucy, en 1210, Guerri de Colonfay et Alix sa femme en 1215, Gautier, sire d'Avesnes et de Guise, en 1217, Regnier Flated, de Vorges, et Marie sa femme en 1218, Gui de Crépy, et Geoffroi, seigneur de Sains, en 1220, Aubri de Montchâlons, seigneur de Courtrizy, en 1228, Jean de Verneuil, chevalier, en 1232, Renaud Covens, possessionné à Renansart en 1233, Guerri de Moy, chevalier, seigneur de Bernoville, en 1239, Baudouin, chevalier de Berriex, avant 1242 (1).

(1) Cf. notre étude : *Les croisés du Laonnois et de la Thiérache*, dans le tome I des *Mémoires*, pages 44 à 47.

Entre tous ces croisés Thomas d'Autremencourt mérite une mention spéciale. Son père, dont il était un fils cadet, s'appelait Dreux d'Autremencourt, et sa mère, Mathilde d'Autremencourt. Avant de partir il avoua en 1201 qu'il avait contesté à tort aux cisterciennes de l'abbaye de Fonsomme les communes aisances de Lierval et leur accorda d'y avoir un pressoir. Une lettre du pape Innocent III datée de 1209 le cite parmi les « princes de Romanie ». Il s'était attaché à la fortune du marquis de Montferrat, devenu roi de Salonique, et avait reçu en fief tout le pays compris entre le Parnasse et le golfe de Corinthe aux abords des ruines de Delphes ; il assit un imposant château à double enceinte et donjon sur les vestiges de l'acropole d'Amphissa à Salona que les Français appelaient la Sole. Il mourut entre 1210 et 1214 en essayant de prendre sur les Grecs du Despote Michel les petites îles de Galaxidi. Trente ans plus tard, après la disparition du royaume de Salonique, le seigneur de Salona reconnut la suzeraineté du duc d'Athènes. Thomas II, peut-être fils de Thomas I, soutint en 1255 ce nouveau suzerain dans sa lutte contre le prince d'Achaïe ou de Morée, bien qu'il eût peut-être épousé sa nièce. Thomas III battait monnaie en 1301 ; ses deniers tournois se reconnaissent à la légende : Thomas della Sola. Huit ans plus tard on le trouve maréchal d'Achaïe. Il disparut probablement dans le désastre du 15 mars 1311 parmi les chevaliers massacrés par les envahisseurs catalans, et sa veuve dut être donnée de force en mariage à l'un des vainqueurs comme les autres femmes franques.

Enfin ultime survivance de chez nous, Gautier de Lor était aux environs de 1358 bail ou régent de la principauté de Morée. Il se joignit à Manuel Cantacuzène, despote de l'empereur grec, aux Vénitiens et aux chevaliers hospitaliers pour surprendre la flotte turque et la brûler devant Mégare (1).



Tels sont nos lointains compatriotes dont le bel ouvrage de Jean Longnon permet d'évoquer le souvenir après un silence de sept siècles. Une veine nouvelle s'offre à la perspicacité des chercheurs de la Fédération de l'Aisne. Nul doute qu'en dépouillant les innombrables chroniques composées en français, en latin, en grec, en italien, en catalan, ainsi que les divers cartulaires de Haute-Picardie, ils ne dépistent d'autres héros picards, plus ou moins obscurs, de cette merveilleuse épopée qui a fait rayonner en Grèce, sur les ruines de l'antiquité, pendant près de deux siècles la fleur de la civilisation chrétienne et française.

Maxime de SARS.

(1) Longnon (Jean), *Les Autremencourt, seigneurs de Salona en Grèce (1204-1311)*, dans *Bull. de la Soc. hist. de Haute-Picardie*, tome XV, Laon, 1937, in-8°, p. 15 à 48. — Du même, *L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris, Payot, 1949, gr. in-8°, p. 46, 49, 50, 70, 76, 114, 120, 123, 174, 274, 300, 328.